

Du côté des femmes... Colette

Autor(en): **Khan, Maryam / Colette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[92] (2004)**

Heft 1487

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du côté des femmes... Colette

Colette, cinquante ans après sa mort, portrait d'une rebelle, voluptueuse, scandaleuse et talentueuse. Gourmande impétueuse des plaisirs de la vie.

MARYAM KHAN

Sidonie Gabrielle Colette est née en 1873 à Saint-Sauveur dans l'Yonne. «Elle héritera de son père l'humour et la bienveillance, de sa mère le goût de l'écriture, de la découverte, du journalisme, un vrai sens féministe»¹ et une curiosité «la seule force qui ne se fasse pas humble avec le temps». Jusqu'au bout, Colette ne cessera de regarder, d'observer l'infini du monde, de célébrer le plaisir de vivre. Toute jeune, elle s'éveille à l'amour pour l'écrivain Henry Gauthier Villars dit Willy, et, après l'avoir épousé, s'installe à Paris. Colette découvre alors la capitale. Le Paris clinquant, étincelant, exaltant de la Belle Époque, avec dès 1905, la vogue des ballets russes, du dandysme et du snobisme. Le Paris des années folles, les nouvelles Parisiennes, «garçonnes» affranchies, mais aussi celui misérable et fier «des petits rôles du music-hall sans emploi», homosexuels, drogués, clochards, prostituées, «des filles (...) qui sont de la race qui ne cèdent pas, qui n'avouent ni la faim ni le froid.» Fascinée par la vie mondaine, elle fréquente salons et célébrités, aristocrates, grandes bourgeoisies, mondaines et demi-mondaines. Elle fait irruption dans le monde des gens de l'écriture, de la publication, de la presse, et commence à écrire. Jusqu'à sa mort, Colette restera une grande travailleuse: «J'ai donc dû après les journées fatigantes travailler, corriger, raccourcir, embellir, classer, recorriger» écrit-elle à sa fille Colette de Jouvenel en juillet 1932. Elle a du talent à revendre et ne tarde pas à se faire connaître. Mais avant de décrocher sa part de lustre, Colette contribue à celui de son mari. Elle écrit la série des Claudine – intrigue croustillante, grivoiserie sur mesure – sous son regard dominateur et signe Willy, prénom qui n'alerte pas les critiques sur le sexe de l'auteur.

L'écriture à la recherche de l'identité

Dépossédée de son œuvre, dépouillée des droits d'auteurs, Colette découvre alors ce que peut signifier pour une

femme le simple fait d'écrire. Difficulté de s'exposer, d'écrire tout haut. Difficulté d'être publiée, lue par d'autres. Pour Colette, dire, exister, être publiée transforme radicalement son statut, la transforme peut-être davantage elle-même. L'écriture devient en même temps qu'une affirmation d'identité, un moyen d'indépendance et de liberté. Liberté de rompre. Elle rompt les amarres, divorce du donjuanesque Willy, va à la conquête d'une existence nouvelle. Dès le début, Colette soutient la gageure d'assumer, sans vergogne ses conduites et de révéler son identité par l'écriture. De sa vie, elle fait une œuvre. Un chef d'œuvre de sensibilité où tout en suscitant la présence dans les portraits, elle ressuscite les souvenirs de l'enfance, les amours scandaleux, le plaisir de la chair, la vie turbulente, les amants inconstants, les maris décevants, et les névroses ordinaires.

Œuvre fatalement autobiographique

C'est un lieu commun, dans l'histoire littéraire, de reprocher aux femmes écrivaines de ne parler que d'elles, d'être «impuissantes à sortir de soi». Mais qui d'autre à leur place parlerait des femmes ? Colette dans *la Naissance du jour* interroge avec humour: «Homme, mon ami, tu plaisantes volontiers les œuvres fatalement autobiographiques de la femme, sur qui comptais-tu donc pour te la peindre, te rabattre d'elle les oreilles, la desservir auprès de toi, te laisser d'elle à la fin ? Sur toi-même ? Tu es mon ami de trop fraîche date pour que je te donne grossièrement mon avis là-dessus». Peindre la femme, plutôt la reconstruire. Se construire. Écriture exploration, introspection, confession, témoignage, rêve, fantasme, dénonciation, «vérité». C'est ce que Colette tente de faire, de découvrir, de dire. Sur l'autre scène, celle de l'imaginaire et de l'écriture, elle se projette, s'irradie. Mais aussi, elle se cherche. Elle figure ses conflits et ses contradictions, «partagée entre les

désirs de ses deux natures contraires», dit Natalie Barney. Contradictions évidentes quand on considère le décalage entre sa vie, sa liberté sexuelle, son autonomie financière, son épanouissement créatif, le ton et le contenu de bien de ses œuvres qui semblent la placer à l'avant-garde et la récurrence des affirmations comme celle-ci, dès les Claudine: «Ma liberté me pèse, mon indépendance m'excède. Les femmes libres ne sont pas des femmes». Mais qu'importent ses déviations, quand elle n'hésite pas à vaincre les interdits, à s'éloigner du stéréotype de la femme. Une femme contenue dans les rôles d'épouse et de mère, dans une société qui érige les «convenances» en règle impérative. Et les «convenances» se bornent à subordonner le désir à l'honorabilité. Colette se fiche des convenances, revisite les concepts de la sexualité et de la maternité. Elle revendique pour la femme une liberté amoureuse, le droit au plaisir et au désir. Elle n'hésite pas à faire triompher l'ardeur de vivre sans pour autant dénier ses douleurs. Son œuvre, à l'image, de *Mes apprentissages*, véhicule aussi le tragique de ses profondes souffrances, de ses élans de vengeance, de ses inquiétudes en permanence.»

¹ Anne de Jouvenel, qui a publié «*Lettres à sa fille*, 1916-1953», la correspondance, inédite de Colette à sa fille, Gallimard, 2003.